

**Messe radio depuis l'Abbaye Val-Dieu
à Aubel
(Diocèse de Liège)**

Le 18 septembre 2016

25^e dimanche du Temps Ordinaire

Lectures: Am 8, 4-7 – Ps 112 – 1 Tm 2, 1-8– Lc 16, 1-13

Frères et Sœurs,

Nous venons d'entendre une des paraboles les plus curieuses, les plus surprenantes, et peut-être même une des plus choquantes de l'évangile de Luc, car Jésus a l'air de faire l'éloge de la roublardise, de la malhonnêteté, des délits d'initié ; vous l'avez entendu ce gérant qui traficote les comptes pour s'en sortir, pour garder un petit peu d'estime et de confiance. Comment éclairer cette parabole qui a l'air, en plus, aux antipodes de la leçon de l'évangile, notamment des versets qui suivent (faire attention dans notre rapport et l'usage que nous avons de l'argent), comment comprendre cette parabole ?

Je crois que pour en éclairer le sens, il faut la lire comme étant la conclusion de ce que nous avons entendu proclamer dimanche dernier. Vous vous souvenez, c'étaient les trois paraboles qu'on appelle les paraboles de la miséricorde : celle de la brebis perdue, de la drachme perdue et du fils perdu. Pourquoi Jésus s'est-il mis à raconter en plein cœur de l'évangile de Luc ces paraboles ? C'est parce que les pharisiens et les publicains l'accusent de faire une place à table au pécheur, à ceux qui sont exclus simplement parce qu'ils ne respectent pas les commandements - ou en tous cas parce qu'ils ne les respectent pas à la lettre. Et Jésus veut montrer que la manière dont la miséricorde de Dieu fonctionne n'a rien à voir avec ces calculs. Pour les pharisiens, pour les saducéens, le comportement juste vaut un mérite, c'est une sorte d'assurance-vie, qui nous obtient la justice dès maintenant, et une part de la vie éternelle plus tard : tout ce qu'on fait bien, c'est une manière de se payer soi-même pour recevoir au temps voulu la récompense et le salaire de ses mérites. Et vous savez qu'étrangement, c'est cette opinion qu'avaient les pharisiens, qui pendant très longtemps dans le christianisme - et peut-être même encore aujourd'hui - fait partie de la mentalité : nous croyons qu'il nous faut faire des choses pour mériter de la part de Dieu sa bienveillance. Et Jésus en parlant de ce berger qui ose laisser en plan nonante-neuf brebis pour aller chercher l'unique, la seule qui est perdue; cette femme qui balaie sa maison parce qu'au lieu de se contenter des neuf drachmes, elle cherche celle qui était perdue et ce père qui accueille le cadet au lieu de se contenter du fils aîné qui en plus fait tout bien, tout par devoir, comme un fils obéissant et parfait. Et bien Jésus dit : dans les calculs dans le Royaume des ciels, on ne fait pas comme sur la terre : on ne compte pas les dettes, on ne fait pas payer les dettes, on donne; la miséricorde est donnée à celui ou à celle qui ne compte pas. En fait, le gérant malhonnête qui traficote les comptes dans la parabole d'aujourd'hui, c'est Jésus lui-même. C'est lui qui ne tient pas compte devant Dieu des dettes que nous avons vis-à-vis de lui chaque fois que nous ne faisons

pas bien, chaque fois aussi parfois que nous commettons le mal. Tout cela ne nous est pas compté dit Jésus - ou plutôt il faut imaginer le Christ en train de régler nos comptes en disant : tu devais à Dieu cent, maintenant tu ne dois plus rien. La brebis perdue, l'unique, compte davantage quand elle est perdue que nonante-neuf : qui peut oser soutenir qu'un compte pareil, qu'une attitude pareille dans la vie ici-bas serait considérée comme sage et juste ? Imaginez-vous avec un troupeau de cent brebis et qu'une parte : vous en avez encore nonante-neuf. Mais le drôle de gérant qu'est le Christ dit : non, c'est celle-là qui compte. Dix drachmes, une est perdue : c'est celle-là qui compte davantage. Le cadet est perdu : c'est lui qui compte. Jésus est en fait ce gérant qui change complètement notre rapport de calcul, de mérite avec un Dieu dont Jésus nous apprend qu'il ne fait pas les comptes à notre manière.

Et pourtant, je vous le disais tout à l'heure, c'est encore bien souvent ainsi que nous pensons nos rapports à Dieu. Et c'est non seulement avec Dieu que nous pensons ainsi des rapports de dettes qui doivent s'honorer et se solder mais c'est peut-être aussi dans nos relations; on peut s'endetter les uns vis-à-vis des autres dans une famille ; des parents peuvent attendre de leurs enfants à la fois de l'amour bien sûr, et aussi toute une série de services rendus, mais peut-être aussi un bon comportement, et pourquoi pas un beau bulletin ? Combien d'enfants ne se sentent-ils pas passivement endettés chaque fois qu'ils reviennent avec des résultats, parce qu'ils savent qu'ils ne contenteront pas leurs parents, comme si la dette, celle d'avoir pas bien fait ou mal fait, pas assez fait, était une dette qui recouvre largement la manière dont nous vivons nos vies. Nous croyons peut-être trop souvent, trop longtemps, même à un âge avancé que nous devons payer, payer la vie qui nous a été donnée alors que nous n'avons rien demandé, payer l'éducation qu'on a reçue, comment la rendre à ses parents, payer le devoir et les devoirs qui sans cesse font que la nécessité, l'ordre pèsent dans nos relations professionnelles. Est-ce que nous devons quelque chose ? Le gérant, le drôle de gérant qu'est Jésus dit : non, dans le comptage du royaume des cieux, il n'y a justement pas d'experts comptables qui veillent scrupuleusement à ce que chacun paie ses dettes. Il n'y a qu'une logique, c'est celle de la remise inconditionnelle de la dette, ce que nous appelons - et cela tombe bien en cette année - la miséricorde : la miséricorde, c'est Dieu qui oublie sa calculette, qui oublie ses additions et ses soustractions, qui oublie de faire le bilan, qui n'a pas de colonne à l'actif et au passif; un Dieu qui ne compte pas ce qui se calcule mais tient pour essentiel cela seul qui compte, c'est la gratuité de l'amour-don, la générosité, la prodigalité : personne sur terre n'est aussi éloigné de Dieu que la miséricorde de Dieu ne puisse immédiatement l'envelopper et le couvrir, le sortir de son impression parfois cuisante et douloureuse que sa vie n'est qu'une dette, un passif qu'il faut payer et qu'on ne sera même pas sûr que dans la vie éternelle, on sera bien payé. Beaucoup de gens vivent avec cette peur de ne jamais être à la hauteur, de ne jamais faire ce qu'il faut, de n'être jamais à la hauteur de leurs devoirs, de ce que les gens attendent, de la reconnaissance dont ils ont besoin et aujourd'hui, le drôle de gérant qu'est Jésus dit : non, tous ces comptes sont effacés, l'ardoise est effacée, on peut repartir à zéro parce que cette immense bienveillance de Dieu qui ne calcule pas, c'est celle-là qui nous donne que nos vies ne soient pas tout le temps un passé qu'on tire comme un passif et qu'on ne dépasse jamais, mais un avenir, une libération.

Dans la vie de tous les jours, Frères et Sœurs, faites l'expérience : arrêtez peut-être de concevoir comme on le fait si souvent les relations en termes de dû, pour entrer dans la logique et la dynamique du don. Le matin, quand vous vous levez, si vos enfants ne vous disent pas bonjour, comme ils ne doivent pas le faire, s'ils ne le font pas, ce n'est pas si grave. S'ils le font, comme c'est un don, vous voilà gratifiés d'un cadeau. Si vous vous entraînez petit à petit, jour après jour,

à cette dynamique du don, quand on ne calcule plus, quand on ne fait plus peser la moindre dette sur personne, alors vous allez voir : si cette logique était réellement présente, si elle animait vraiment nos relations, je vous assure que dans quarante-huit heures, le monde entièrement serait renouvelé et changé de fond en comble. Dieu a effacé toutes les logiques de la dette, du dû, il n'y a plus maintenant que la surabondance de la gratuité.
Amen.

Dominique COLLIN
Frère de la communauté dominicaine de Liège

Si vous souhaitez nous aider, vous pouvez verser vos dons à :
« Messes Radio » : Compte n° BE54 7320 1579 6297 – BIC CREGBEBB
Nous vous remercions, par avance, de votre générosité.